



# Glichés de l'Altiplano XXIV

## Octobre 2008

**JEUDI 2 OCTOBRE :** Parti tôt ce matin d'El Alto, j'arrive à **Punama** peu avant midi, ayant acheté en chemin sept sacs de plâtre pour Lambramani ainsi que le ravitaillement pour la garderie d'Italaque.

Après la messe, nous prenons d'une part date pour une nouvelle session de préparation au mariage et d'autre part les mesures de la chapelle restée inachevée à la mort du padre Francis, il y a trois ans.

Une fois descendu au lit d'une rivière presque à sec, en contrebas de Punama, nous passons à gué et montons un à un les sacs de plâtre jusqu'à Lambramani, sur l'autre rive, tout d'abord avec deux des grands enfants qui sont descendus à l'arrière de la Dolly, puis avec quelques hommes de la communauté. Chemin faisant, ces derniers me rappellent que **don Enrique s'est cassé la jambe lundi à l'aube**, en allant participer au festival de danses autochtones d'Italaque. À mes questions, on répond qu'il n'a consulté aucun médecin. Évidemment !

Dans la montée, je forme déjà le projet de l'emmener à l'hôpital d'Escoma s'il le désire. Mais, dans le patio de sa maison, voyant Enrique allongé, la jambe et le pied considérablement enflés, entre ses cinq enfants et son épouse, j'envisage soudain ce projet comme une nécessité. Grâce à Dieu, Enrique consent. À quatre, nous le transportons alors dans une couverture jusqu'à la voiture, passant par miracle sur un étroit sentier bordant un éboulement vertigineux. Enrique supportera, stoïque, les soubresauts de la piste.

Avant d'arriver en Escoma, il m'avoue avoir cédé aux méthodes traditionnelles et, en effet, lorsque le médecin achève de dénouer son atèle de tiges de bambous entrelacées de fils de laine, **un long et fin serpent apparaît, enroulé autour de son mollet**, dans un mélange d'herbes supposément médicinales. Après quatre

jours, tout cela n'est pas très beau à voir. Ni même à sentir. **Le médecin parle de gangrène et d'amputation.** Avec autant d'enfants en bas âge ! Mais, Dieu soit loué, une fois les chairs lavées, Enrique peut bouger les orteils et il n'est bientôt plus question que d'escarres et d'immobilisation.

**VENDREDI 3 OCTOBRE :** Ce matin, **visite à Pantini.** Pour la première fois participe le jeune professeur, jadis élève de l'école normale des salésiens à Escoma. Encore un qui, avec l'œuvre du temps et le travail de la grâce de Dieu dans les cœurs, s'approche peu à peu. Même si ça n'est encore que timidement. Entre la messe et l'*apthapi*, la communauté se rue sur les dernières photos imprimées.



**MARDI 7 OCTOBRE :** Avant-hier matin, la pluie tant attendue pour les semailles faisait enfin son entrée.



Avec quatre jeunes d'Italaque, nous allons cependant célébrer la messe de la fête patronale à Saphía, nous

frayant un passage entre des cortèges de danseurs de *morenada* et de *tinkus* déjà éméchés. Il me faut toutefois y retourner seul, ce midi, pour célébrer deux mariages et autant de baptêmes, dans une ambiance un tantinet plus sobre. Encore que le village entier ne semble émerger d'une brume tenace qu'au prix d'un effort surhumain, tant chacun s'affaire encore à **arroser Notre-Dame du Rosaire**. Du moins les mariés ont-ils tenu leur parole ; ils sont restés sobres.



L'un des couples n'est autre que celui de **Roberta et Ángel**. Ángel, vous savez, l'homme à qui Dieu parla en songe et qui vint s'assurer de ses yeux que les Gringos travaillaient de leurs mains à Tuntunani (cf. les *Clichés* de juin et juillet).



L'assemblée se constitue au compte-gouttes pour prendre part à une célébration qui, longue mais recueillie, incorpore les traditions andines selon lesquelles on passe une chaîne au cou des mariés avant que l'homme ne remette les arrhes à son épouse. Après la liquidation de quelques questions administratives dont nous nous passerions bien, l'un des parrains du mariage m'invite au festin. Quoique tenté, je n'ai guère le temps de m'éterniser car il me faut conduire doña Matilde, l'épouse d'Enrique,

ainsi que leur fils Ruben, à l'hôpital aymara d'Escoma. Toutefois, sur l'insistance de doña Francisca, l'une des deux baptisées, nous acceptons d'avaler un déjeuner sur le pouce. En réalité, sur les marches de la chapelle. Après avoir servi le catéchiste, le curé et ses deux invités, et enfin son propre époux, **l'humble Francisca se retrouve sans assiette**. Elle refuse obstinément les nôtres mais voilà qui ne l'empêche pas le moins du monde de déjeuner.

L'état de la jambe d'Enrique s'est amélioré mais l'escarre empêche encore de choisir entre l'opération et la pose d'un plâtre. De retour à Italaque, en dépit d'un faux contact dans l'habitable de la Dolly, qui, à l'arrêt, me vaut fumée et odeurs de brûlé, je constate que les cinq œufs offerts par doña Francisca sont intacts. Une chance, car, avec les reliefs des pistes, ce genre d'articles arrive rarement entier à la maison.

**MERCREDI 8 OCTOBRE :** Pour cette nouvelle visite à **Tamampaya**, au cours de laquelle seront baptisés cinq adultes qui auraient déjà dû l'être en juin, **je prie le Seigneur de me donner patience et sourire. Il m'accorde l'un et l'autre...** D'une part, grâce à de nouvelles recherches effectuées dans les registres de baptêmes de la paroisse, je parviens calmement mais sûrement à démêler les problèmes administratifs, même si les adultes concernés n'ont guère travaillé la question. Et d'autre part, au cours de l'*apthapi*, les métaphores grivoises de don Teodocio déclenchent des éclats de rire. Tant pis pour le jeûne eucharistique ; je n'ai pas fait vœu de jeûner tous les jours à 16h et puis, après tout, c'est la mission !

**VENDREDI 10 OCTOBRE 2008 :** Le responsable diocésain du **Secours Catholique**, rencontré par hasard il y a deux semaines, m'ayant demandé de présenter un montage déjà élaboré il y a deux bons mois sur le thème « *laïcat et engagement social. Réalisons le rêve de Dieu* », c'est jusqu'à la dernière minute que je retravaille ce montage, des points de vue tant du contenu que des photos. Perfectionnisme oblige. M'appuyant sur la liturgie du Baptême – sacrement où toute mission chrétienne puise à sa source – mais aussi de la Confirmation et de l'Eucharistie – sacrements où sont données des forces supplémentaires pour accomplir la mission –, je simplifie le montage en lui donnant un caractère mystagogique. Il s'agit d'aider des baptisés à se demander s'ils ont bien conscience d'avoir entre les mains **un rôle positif à jouer dans l'avènement du Règne de Dieu dans la société**. Ensuite, dans la partie relative à l'engagement social, j'inocule **le concept du « changement systémique »** en vogue dans la famille vincentienne. De quoi s'agit-il ? De la troisième phase du processus qui conduisit déjà à passer d'une charité paternaliste ou assistencialiste à la promotion de tout l'homme et de tous les hommes :

**Première phase :** un pauvre a faim, si je lui donne un poisson, je soulage ma conscience mais je ne le rassasie qu'un instant. Cette phase est parfois nécessaire mais toujours insuffisante.

**Deuxième phase :** le pauvre a encore faim, si je lui apprends à pêcher, je lui donne les moyens de s'en sortir durablement par lui-même. Il ne s'agit plus d'assistancialisme mais de promotion humaine intégrale.

**Troisième phase :** le lac au bord duquel habite le pauvre est pollué au point que les poissons disparaissent les uns après les autres, alors je vais voir avec lui le chef de l'entreprise qui y déverse ses déchets toxiques et nous négocions jusqu'à trouver une solution. Cette fois, il s'agit d'une tentative de transformation du système qui engendre la pauvreté.

C'est ainsi que, par exemple, **le projet DREAM<sup>1</sup>, mené à bien par les filles de la Charité et la communauté Sant' Egidio, a depuis 2004 ouvert l'accès à la trithérapie aux enfants et aux adultes, et fait baisser le taux d'enfants séropositifs nés de mères séropositives à seulement 2%, en dix pays d'Afrique.** Et bien d'autres sont sur la liste d'attente. Or, dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus dit aux pharisiens que, si c'est par le doigt de Dieu qu'Il expulse les démons, c'est que **le Royaume de Dieu est arrivé jusqu'à nous** (Lc 11, 20).

Lorsque enfin j'achève mes modifications, je me rends soudain compte que j'ai eu tort de faire confiance à l'horloge de mon ordinateur qui retardait encore d'une heure. Une fois au Secours Catholique, je vois que les participants de la formation ont profité de mon retard pour se présenter. Ce sont des baptisés engagés dans la pastorale sociale, la promotion intégrale, l'éducation spécialisée, la défense des droits, etc. Un parterre devant lequel mon expérience est dérisoire. Toutefois, quand je demande qui est **le ministre ordinaire du sacrement du mariage**, on me répond sans broncher « *le prêtre* » et non « *les mariés* »...

**SAMEDI 11 OCTOBRE 2008 :** En allant à Umanata, je récupère **don Enrique**, la jambe enfin désenflée et plâtrée, ainsi que doña Matilde, son épouse, et Ruben, l'un de leurs nombreux fils. Domenico, le

responsable de l'hôpital d'Escoma, de l'Opération Mato Grosso, conscient de la quasi absence de ressources financières des ruraux, ne nous fait payer qu'une poignée de pastilles. Ah, si les Italiens n'existaient pas, il faudrait les inventer !

Mes trois hôtes rapatriés en contrebas de Punama, Enrique regagnera Lambramani à dos de mule parce qu'il n'y a pas d'accès carrossable et que l'heure tourne. Arrivé à 10h30 à Umanata, je salue les uns et les autres avant de présider la **procession de la statue de saint François d'Assise sur une place archicentrale** de vendeurs et d'acheteurs, de danseurs de la ville et des champs. Après quoi les arguments contre que je trouve pourtant à profusion ne suffisent pas à éviter que les élèves du CEMA d'Umanata, qui m'entourent d'une attention tout à fait inhabituelle, me nomment parrain de promotion. Du mois savent-ils que ce parrainage ne sera pas pour eux d'un grand rapport. À l'arrivée à Italaque, je m'aperçois que les secousses du voyage ont eu raison de l'écran de mon ordinateur portable ainsi que de mon disque dur externe, qui comptent parmi mes principaux outils de travail.

**DIMANCHE 12 OCTOBRE 2008 :** Aujourd'hui est canonisée à Rome **Marie-Bernarde BÜTLER** (1848-1924), Suisse de naissance et Colombienne d'adoption, fondatrice des missionnaires franciscaines de Marie Auxiliatrice à Carthagène, en Colombie. À la fin de la messe d'Italaque, je lis à ma petite assemblée un passage d'une lettre qu'elle adressa en manière de testament spirituel à ses sœurs. La phrase qui me marque le plus est encore la suivante : « **Choisissez bien votre vocabulaire ; il est si facile de blesser, et si difficile d'oublier** »<sup>2</sup>. Dans l'après-midi, sur le chemin d'El Alto, avec deux femmes d'Italaque, je m'arrête chez les sœurs franciscaines de Huarina pour partager leur joie en ce jour faste. Après s'être évertuée à convaincre les invités qu'elle ne sait pas danser, la sœur Elsa m'accorde deux *merengues* qui démontrent aussitôt le contraire.

**MARDI 14 OCTOBRE 2008 :** Hier et aujourd'hui, rencontre avec les dirigeants du Secours Catholique d'El Alto et le représentant d'une entreprise privée choisie après appel d'offre pour réaliser un **audit** sur les nécessités les plus importantes de dix communautés des paroisses d'Umanata et d'Italaque. Audit qui, dans deux mois, débouchera sur la proposition d'un **projet de gestion des risques naturels et de promotion intégrale communautaire de longue durée** (trois à cinq ans). Financé par le Secours Catholique du Luxembourg, le projet reposera toutefois sur la collaboration et l'engagement des communautés intéressées. Puisse-t-il aller dans le sens du changement systémique !

<sup>1</sup> Pour en savoir plus, cf. <http://www.daughtersips.org>

<sup>2</sup> In *Cartas de Espiritualidad*, 1912-1923, Cartagena, 1972, p. 263.

En attendant, le choix des dix communautés qui ont le plus besoin d'aide, cinq d'Umanata et cinq d'Itlaque, n'a rien d'évident. Non seulement car nous avons le couteau sous la gorge – après avoir attendu une réponse pendant des mois, il faut en décider en 24h – mais encore car les nécessités sont énormes. J'en identifie au moins trois sortes différentes :

**1) les risques d'anéantissement des récoltes** liés à la sécheresse au moment des semailles et au gel au moment des récoltes, risques présents dans à peu près toutes les communautés de l'Altiplano, c'est-à-dire les 21 communautés d'Umanata plus 4 d'Itlaque, plusieurs cumulant les risques d'inondation ;

**2) les dommages dus aux parasites**, notamment dans les pêchers et les figuiers de Barbarie, dans les communautés des basses vallées, c'est-à-dire dans 4 des 28 communautés d'Itlaque, certaines cumulant des maladies (après la malaria, Tuntunani connaît ces temps-ci la tuberculose) ;

**3) les risques d'éboulements perpétuels**, présents dans une bonne partie des communautés des hautes et basses vallées, soit une vingtaine des 28 communautés d'Itlaque.

Et encore faudrait-il ajouter à tout cela des problèmes plus étendus encore, comme par exemple **l'analphabétisme, partiel ou total, l'alcoolisme communautaire, le machisme, le manque d'hygiène et l'isolement géographique.**

Certes, il eût été bon de consulter un peu les gens sur le terrain, mais, dans ce cas, nous aurions forcément eu droit à la jalousie et au ressentiment des communautés laissées hors du projet envers les communautés choisies. Quand c'est déjà tout un problème que certaines se réconcilient entre elles. Du moins aurait-il été bon d'avoir l'avis des autorités qui connaissent le terrain. Je ne parle pas du maire de Mocomoco, qui vit à El Alto et ne condescend que fort rarement à visiter les communautés éloignées, mais bien davantage à **don Marcelino, responsable de la centrale agraire du canton d'Itlaque** – lequel regroupe 18 des 28 communautés de la paroisse –, qui vit sur place et connaît les problèmes auxquels s'affrontent ses frères aymaras.

Justement, Marcelino est sur El Alto ces jours-ci. Mais, dans une ville de plus de 800

000 habitants, comment le contacter sans téléphone portable ni internet ? Hier, je parlais donc avec le Boss et Lui disais : « **Seigneur, si vraiment tu le veux, alors fais en sorte que nous nous rencontrions** ». Or, une demi-heure avant le début de la rencontre, en passant par les bureaux alténiens de la mairie de Mocomoco pour obtenir une autorisation de recevoir du carburant, **je tombe sur lui** et il accepte presque aussitôt de m'accompagner.

Plus que dans le choix des communautés, c'est dans le choix des dates des visites des consultants qu'il m'apportera une aide précieuse, d'une part en me confirmant que la Toussaint et les jours suivants sont à proscrire pour cause de cuite et d'autre part en me rappelant d'éviter les 4 et 5 novembre qui seront consacrés à célébrer le centenaire de la province Camacho dont font partie la centaine de communautés de nos trois paroisses.

**SAMEDI 18 OCTOBRE 2008 :** Après un mariage à Umanata, avant-hier, et deux réunions à Itlaque, hier, je peux enfin consacrer une journée entière aux communautés de **Huaycayapu et Cota Punujri** où est prévu le **baptême de deux douzaines d'adultes et d'enfants** qui se sont tous préparés le mois dernier.



Après les préliminaires administratifs, nous abordons la question de la participation de Cota Punujri au projet du Secours Catholique et à une distribution d'aliments qui aura lieu d'ici là, avant de célébrer dans une ambiance à la fois détendue et recueillie.

**LUNDI 20 OCTOBRE 2008 :** Que l'eau et l'électricité jouent les intermittents du spectacle à Italaque, passe encore, car, d'une part, il faut bien que les agriculteurs irriguent les semailles et, d'autre part, le transformateur du village est insuffisant. Que la seule cabine téléphonique d'Italaque et les deux seules stations services du secteur fassent de même, admettons, car d'une part l'opérateur est défaillant depuis une récente nationalisation – et puis le système est électrique – et d'autre part la proximité avec le Pérou facilite la contrebande. Mais qu'on ne trouve plus **ni essence dans le département et la ville de La Paz ni gasoil dans ceux de Santa Cruz**, c'est tout de même un peu fort de café pour un pays producteur de pétrole ! C'est donc avec un reste de bidon – dont le transport est désormais interdit, contrebande oblige – que j'arrivais jusqu'à El Alto hier soir, après que la marche vers La Paz ait libéré le passage. Levée par la majorité et officiellement soutenue par le gouvernement, **cette marche vise le soutien de la nouvelle constitution**, sans doute dans le but d'en rapprocher la date du referendum.



Aujourd'hui, la chaîne télévisée du gouvernement parle d'une marche historique **de 80 à 100 000 personnes**. Ce qu'elle tait, en revanche, c'est la manière dont la majorité a contraint tous ces gens à marcher, les uns depuis huit jours – qui partirent de Caracollo – et les autres depuis hier seulement. Pour ne citer que l'exemple d'El Alto, disons seulement qu'ici tous ont clairement été menacés d'**amendes de 50 boliviens** (soit près d'un dixième du SMIC national) par jour d'absence, et ce depuis les fonctionnaires jusqu'aux membres de syndicats, en passant par les parents d'élèves... Pour couronner le tout et sans craindre les

problèmes de double numérotation, le gouvernement organise à nouveau des **distributions sauvages de cartes d'identité** aux trop nombreux Boliviens sans papiers, plutôt que de remédier durablement à l'inefficacité et au manque de formation des officiers d'état civil et des notaires. La même chose s'était déjà produite au moment du referendum révocatoire qui conduisit au plébiscite d'Evo. Certes, en Bolivie, ce genre de méthodes est dans nos mœurs depuis belle lurette, mais tout le monde ne s'y fait pas pour autant.

L'après-midi, arborant *wiphalas*<sup>3</sup> et drapeaux tricolores, la marche multitudinaire arrive peu à peu à La Paz, place Murillo où se trouvent à la fois la cathédrale, le palais du gouvernement et l'Assemblée Nationale. Certains dirigeants parlent d'investir la Chambre. Mais à 18h, sur la même place, le vice-président Álvaro GARCIA LINERA annonce **les résultats du dialogue** entre le gouvernement et les trois autres forces politiques du pays, facilité par la médiation des Églises – l'évêque d'El Alto y contribua, qui ne fut point jeté comme le cardinal archevêque de Santa Cruz – et la présence d'observateurs internationaux dont ceux de la communauté européenne : **remaniée en fonction des demandes d'autonomie départementale, la nouvelle constitution fera l'objet d'un referendum** le 25 janvier prochain, avant que le président, le vice-président et les députés ne remettent eux-mêmes leurs mandats en jeu, le 6 décembre suivant.

**MERCREDI 22 OCTOBRE 2008 :** Hier après-midi et ce matin, j'accompagnais 25 jeunes d'Italaque au **festival de poésie, de théâtre et de danse traditionnelle de Pacobamba**, qui réunit plus d'une vingtaine de collèges du secteur. Outre un complément en nourriture et la couverture photo de l'évènement, j'apportais mon soutien à ces jeunes qui ne fréquentent pas tous la paroisse et ramenaient enfin leurs tambours à l'arrière de la Dolly<sup>4</sup>.

L'ambiance fut détendue, même s'il nous fallut tacher de dormir les trop rares heures libres de la nuit, à près de 35 dans une étroite salle de classe. Mais **Italaque a fait sensation**. Tout d'abord, en fin d'après-midi, c'est dans un magnifique costume de Simón BOLIVAR, presque tout entier de papier, que le jeune Miguel déclamaient hélas un peu timidement des vers composés par ses soins. Ensuite, à trois heures et demi du matin – car chacun des 25 groupes occupait le devant de la scène durant une demi-heure –, mes jeunes séduisirent le public et le jury par **une scène de la vie familiale jouée avec un naturel désarmant et un**

<sup>3</sup> Autrefois simple calendrier, la *wiphala* est aujourd'hui employée comme s'il s'agissait du drapeau multicolore du peuple aymara.

<sup>4</sup> La camionnette Toyota affectée à la paroisse d'Italaque a reçu il y a déjà un bon nombre d'années le surnom de "Dolly", diminutif de *la Dolorosa*... Ses papiers ne font état que de onze ans d'âge mais, étant donnée l'état des pistes sur lesquelles elle roule, disons qu'il en est comme des chiens : on peut sans problèmes multiplier le nombre d'années par sept !

**humour de bon aloi.** Et puis, ce matin, c'est revêtus des costumes d'apparat de leurs parents qu'ils présentèrent la danse et la musique des sikuris.



En soirée, de retour de Saphía, où j'ai préparé un couple au mariage, à Italaque, où je prépare la messe du soir, je ne parviens à joindre personne à El Alto par téléphone mais, finalement, une villageoise m'annonce la bonne nouvelle : **deux jeunes Français** m'ont appelé, qui sont déjà arrivés à El Alto. Le report au mois de janvier de la distribution d'aliments qui devait avoir lieu demain prend alors tout son sens.

**VENDREDI 24 OCTOBRE 2008 :** Hier matin, je partais donc chercher **Marc de BAZELAIRE et Ludovic d'ALANÇON** à El Alto. Les deux jeunes « croqueurs de monde » profitent de leur arrivée sur La Paz pour faire dans la petite ballade de 5000 km à pieds par laquelle ils entendent relier Lima (Pérou) à Bahia Blanca (Argentine)<sup>5</sup>, une pause de quelques jours à Italaque... Pour marcher autant, m'a dit une amie que j'ai déjà emmené visiter des communautés, il fallait bien que l'un d'entre eux soit de ma famille. Et, en effet, Marc est de ces cousins avec lesquels les liens du sang remontent à Louis XV mais ceux de l'esprit à peine à hier ; il y a quelques heures encore, nous ne nous connaissions pas, mais bientôt nous nous découvrons proches comme des frères.



Ce soir, à Italaque, je prononce **une homélie du style de celles qui vous font détester** en un clin d'œil. Dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus dit à la foule : « *Quand vous voyez se lever les nuages au couchant, vous dites aussitôt qu'il va pleuvoir, et c'est ce qui arrive (...). Hypocrites ! Si vous savez discerner l'aspect de la terre et du ciel, comment donc ne savez-vous pas discerner le temps présent ?* » (Lc 12, 54.56). Or, pas besoin de scruter longtemps les signes des temps pour prévoir que tout n'ira pas forcément pour le mieux dans le meilleur des mondes si, dans les écoles de Bolivie, on continue à **enseigner aux enfants la haine et l'esprit de revanche** par rapport aux Espagnols, « *qui ont tué nos semblables, violé nos femmes, occupé nos terres et*

<sup>5</sup> Pour en savoir plus, cf. <http://lescroqueursdemondes.blogspot.com>

volé notre or », et aux Chiliens, « qui nous ont volé l'accès à la mer ». Du reste, si les Espagnols ont par exemple repris le système incaïque des caciquats, qui ne furent eux-mêmes pas des tendres avec les Aymaras, ils ont tout de même apporté à l'Amérique Latine l'Évangile du Christ, qui transcende les cultures pour en révéler le meilleur. Quant à l'accès à la mer, il m'est avis qu'une défaite militaire ne saurait être regardée comme un vol, surtout quand tout porte à croire qu'elle se reproduirait si le Chili remettait la gomme. Du moins devrions-nous plus souvent nous demander **à qui profitent les diverses manières d'écrire le passé et sur quels avens elles débouchent**. Et puis, en transmettant de génération en génération la haine d'un peuple ou d'un autre, on oublie aussi que **ce n'est pas parce que les parents ont mangé des raisins verts que les dents des enfants en seront agacées** (Ez18, 32).

**MARDI 28 OCTOBRE 2008** : Hier matin, sur le chemin de La Paz, je me séparais de mes deux colocataires éphémères qui prenaient le chemin de Villa Tunari. Quelques heures plus tard commençait **en la paroisse Notre-Dame de l'Assomption de Chuma une nouvelle rencontre de secteur**. Virages trop nombreux, averses copieuses et premiers éboulements, bref, le trajet ne fut pas de tout repos mais une fois sur place, on se convainc que l'essentiel est d'être arrivé et que le paysage et le climat, qui rappellent ceux des Yungas, valaient bien le détour.

La rencontre s'articule autour d'un bilan de l'année pastorale, d'abord par paroisses puis par commissions diocésaines. Sur place, je retrouve un ami ingénieur perdu de vue depuis des mois mais on me perd **l'agenda** où sont annotées tous mes numéros de téléphone et surtout tous mes rendez-vous pastoraux d'une année 2008 heureusement déjà bien entamée. N'empêche que, comme on dit chez les Ch't'is, je suis vraiment « *zaraf* ».

Toutefois, par-delà la préoccupation, j'ai comme la certitude que le Seigneur m'aidera à m'y retrouver car, après tout, il s'agit de travailler, même bien modestement, « *afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre, et jusque sous terre, toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, pour la gloire*

de Dieu le Père », comme le dit saint Paul dans la lecture d'aujourd'hui (Flp 2, 10-11).



**JEUDI 30 OCTOBRE 2008** : En pénétrant ce matin dans l'enclos paroissial de la chapelle de Taypi Ayca, je m'aperçois que les autorités, sans consulter aucun membre du conseil pastoral, y ont lancé **la construction du nouveau siège social de la communauté...**



Je passe ma colère en remplissant avec le catéchiste les fiches du recensement paroissial. La communauté ne comptant pas moins de 86 familles et 287 habitants, voilà qui laisse à chacun le temps d'arriver. Avant la messe, je propose un ordre du jour en quatre points : le projet de dotation en vêtements traditionnels, qui a culminé avec les fêtes de saint Michel, la consultation en vue du projet du Secours Catholique décrit plus haut, la construction du siège social, et la vie

chrétienne. Curieusement, le troisième point cristallise les passions car je n'entends pas rester muet face à cette usurpation et car les membres de la communauté n'ont pas été consultés sur le choix de l'emplacement. Finalement, qu'il y ait ou non des titres de propriété dans les archives paroissiales, je demande que le siège social puisse aussi être utilisé **pour la catéchèse**.

Tous les points traités, nous pouvons enfin célébrer messe des défunts et baptêmes. Toutefois, le catéchiste ayant laissé au hasard les questions administratives, je ne pourrai baptiser que 9 des 30 catéchumènes. Auparavant, j'interroge parrains et marraines. Deux d'entre eux, pour qui **Jésus est né en Bolivie et mort à 95 ans**, seront remplacés par des personnes plus aptes à guider des filleuls sur le chemin de la foi. Mais l'heure a tourné : voilà déjà six heures que je suis arrivé !

Du coup, c'est avec deux bonnes heures de retard que j'arrive à **Punama** où les autorités du coin se font expliquer les différentes manières d'exercer le pouvoir et préparent la célébration du centenaire de la province Camacho. Voilà qui me libère pour visiter **Lambramani**.

Une fois de l'autre côté de la rivière, je m'affronte à l'inertie de don Enrique qui semble plus prêt à arroser le jour des défunts que de faire changer son plâtre gratis à Escoma. Je constate ensuite que la communauté a travaillé à achever la **réfection de la chapelle**, même si certains détails ont été faits en dépit du bon sens. Ainsi, l'essence étant venue à manquer, on a dilué le reste de la peinture avec du gasoil, si bien que la moitié du toit est à repeindre. Du moins l'intérieur est-il méconnaissable, qui, à la lueur de 7 chandelles, abritera une messe pour le repos de 36 défunts. Après la messe, la communauté se réunit pour traiter du **conflit avec Paripampa**. C'est seulement

une fois la réunion achevée qu'on m'avoue les dessous de l'affaire ; en réalité, aucun habitant de Lambramani n'a en mains le moindre titre de propriété du terrain de 25 m sur 4 qui leur fut jadis cédé par les patrons de la *hacienda* de Paripampa, pour la bonne et simple raison que l'argent qu'il ont jadis réuni pour l'acheter fut alors détourné par l'un d'entre eux ! Ils s'appuient toutefois sur les 34 années durant lesquelles ils jouirent de ce terrain, refusant de rétablir pour Paripampa l'arrivée d'eau coupée il y a bientôt deux ans. Bref, dans ces conditions, je suis heureux lorsqu'on me propose de **dormir sur place**. Un sandwich à l'œuf frit et une tasse de thé donnent enfin du boulot à un estomac au chômage technique depuis le petit matin.



**VENDREDI 31 OCTOBRE 2008** : Au chant du coq, j'improvise une toilette de chat dans un gai ruisseau et fais oraison dans un fort brouillard, avant de prendre le chemin d'Acopata. Là, je comprends bientôt que j'ai un jour d'avance. Ce matin, c'était donc Pantini ! **Devais-je vraiment faire confiance à d'autres pour reconstituer mon agenda ?** Mais, une fois à Pantini, je constate avec joie que la communauté m'a attendu.

Après la messe, je retrouve à Itlaque doña Violeta, venue en bus réfléchir à un projet de promotion intégrale communautaire sur la paroisse, puis **les jeunes qui se préparent à la confirmation**. Lesquels accueillent positivement ma proposition de monter une pièce de théâtre. Pendant le temps de prière et le goûter qui suivent traditionnellement la rencontre, ils s'expriment avec une facilité pour laquelle Violeta m'invitera à rendre grâce au Dieu qui se cache des intelligents et des savants pour se révéler aux petits (Lc 10, 21).

PADRE CYRILLE DE NANTEUIL, CM

**« Comment donc ne savez-vous pas discerner le temps présent ? »**

*Jésus en Lc 12, 56*

